

d'huile qu'il faut dépenser pour que ce lourd appareil poursuive son chemin. En effet, milord, cette Union dont on a chanté merveilles est la plus maladroitement combinée qui se puisse imaginer ; je n'en fais pas compliment à ses inventeurs.

D'un côté nous avons un peuple calomnié qui travaille tranquillement sa terre, nourrit ses enfants, leur montre le catéchisme et le tir du fusil pour que ça serve en cas de guerre contre les ennemis de sa Majesté ; un peuple qu'on a torturé, insulté, menacé, frappé et qui pour tout cela, mais après bien des années de patience s'est surpris un beau matin à délanter les grenadiers de la reine qu'il a pu peut-être pour des oies sauvages. Une toute petite remontrance et de la bonne justice eussent suffi sans nul doute pour le faire rentrer dans l'ordre et tendre la main à ses ennemis ; car il est bâti comme ça. Au lieu de cela qu'a-t-on fait ? Je vais vous le dire et vous ne comprendrez pas que pareille idée ait pu venir à un homme raisonnable qui vive.

D'un autre côté nous avons un peuple sorti du sein de notre patrie. Or, chose singulière, les peuples qui viennent ou dépendent de nous ne nous peuvent sentir et nous haïssent en proportion directe du carré des distances. Je n'expliquerai pas ce phénomène ; il est patent et avant bien des années je crois que nous en aurons pour la cinquantième fois la confirmation. Ce peuple qui, à notre sang n'a conservé que nos vices, oubliant nos vertus, diffèrent en cela de son rival qui a fait exactement le contraire par rapport à ses ancêtres. Il est donc révolté contre l'autorité suprême et, trait frappant qu'on n'a pas rencontré chez l'autre peuple, le mal avait son remède à portée, le frère rebelle trouvait tout prêt pour l'égorger un frère loyal, le père rebelle a vu filer sa corde par son fils loyal ; le meurtre et le carnage se sont faits en famille ; il y avait question d'argent, question de patronage ; c'est à qui se proclamerait fidèle, parce que, voyez-vous, estimable Stanley, un éclair avait défilé leurs yeux ; il avaient vu comme par magie que la force et le succès devaient aller avec les gros bataillons, et les traîtres, sans lesquels le petit nombre de braves avaient compté, se rangent toujours de ce côté-là. Tout rentre dans l'ordre sinon dans le giron de la loyauté ; mais les maux, causes premières de tout ce bruit, restent toujours là. C'est un mal qui ne se guérit que par la souffrance. Oui, cher ami, je vous le dis sous le secret c'est là le seul moyen par lequel on pourrait rendre le bonheur et une prospérité durable à ces malheureuses contrées que notre politique ne semble conserver que pour avoir un souffre-douleur.

Et pourtant il s'est trouvé de prétendus grands médecins, des charlatans charmes de croix, de cordons et de rubans, qui ont cru pouvoir faire merveilles ; vous allez voir comment ils se sont mis à l'ouvrage. Ils se sont dit : Nous avons deux rebelles sur les bras ? marions-les ; cela n'en fera plus qu'un ; que nous importe qu'ils s'accordent ou non entr'eux ? c'est leur affaire ; les querelles qu'ils auront ensemble leur feront probablement oublier celles qu'ils nous font et nous y trouverons quelques années de répit. L'idée qui en théorie paraissait devoir réussir ne se réalise pas dans la pratique. Les deux conjoints qui ne vivent pourtant pas en très-bonne intelligence s'accordent au mieux pour nous donner du tourment ; et si tôt que l'on ne se pite pas à tous leurs caprices respectifs ils nous menacent d'une séparation de corps et de biens. Jamais mariage forcé n'a tourné si mal. Voilà pour l'ensemble ; passons maintenant aux détails.

Si par hasard vos grandes occupations ; vos nombreuses distractions, vos amusements sans fin, vous ont permis de jeter un petit coup-d'œil sur les dépenses officielles que je vous ai fait transmettre pour la forme de temps à autre, vous aurez vu que j'ai un parlement singulièrement composé, d'où l'on a tiré un singulier ministère. Le parlement avait été élu sous Sydenham qui ne s'était fait nul scrupule